



LIVRES/

# «Fonny», marlou dans la bergerie

Célèbre auteure de non-fiction et globe-trotteuse, la Néerlandaise Lieve Joris publie un remarquable récit familial, tissé de miniatures et d'anecdotes, autour de la vie dissolue et du destin tragique d'un frère aîné à la fois admiré et honni.





Par  
**PHILIPPE LANÇON**

**C'**est l'après-guerre, dans les Flandres belges. Pour Alfonso Joris, dit Fonny, l'histoire familiale dit qu'avant même de commencer, ça commence mal. Le médecin a fait une «*piqûre*» à sa mère, qui a déjà deux filles, mais elle tombe quand même enceinte, et le père, Gérard, fonctionnaire des impôts et bon photographe amateur, traite le médecin de «*bandit*» : «*Presque arrivée à son terme, elle était assise à l'arrière de la Vespa de mon père quand il redémarra au carrefour, à hauteur de la boulangerie Laukens. Il eut l'impression que sa moto était devenue plus légère, il ne sentait plus la douce pression du ventre de ma mère contre son dos ni ses mains à sa taille. Maman avait glissé de la selle.*»

Est-elle vraie, cette histoire ? «*La naissance de Fonny est l'objet d'une foule de récits dans notre famille*», écrit Lieve Joris, 66 ans, dans le livre qu'elle consacre, à travers ce frère aîné nuisible et enchanté, ce frère mort, à sa famille, sa propre enfance, sa jeunesse, à l'univers dans lequel elle a grandi et qu'à 18 ans elle a quitté pour parcourir le monde et devenir l'un des grands écrivains de non-fiction. A 20 ans, sans études, elle entre dans un institut de journalisme. Elle publie un poème, tout le monde se fout d'elle, elle en souffre et son superviseur lui dit : «*Tu sais ce que tu dois faire au lieu de décrire tes ruminations ? Aller dans la rue et écouter ce que d'autres ont à dire.*» «*Je suivrai son conseil*», écrit-elle. Depuis les années 80, elle l'a suivi au Congo, à Damas, à Beyrouth, au Mali, à Shanghai. Elle le suit de la même façon dans ce récit familial, qui, comme tous ses livres, est la vie même. Dans son premier livre, elle partait sur les traces d'un grand-oncle missionnaire au Congo. On croise ici un autre grand-oncle, missionnaire au Brésil. Il est moins drôle que l'autre : «*Sa longue*

*silhouette maigre est enveloppée d'un habit blanc avec une ceinture et un col empesé d'où émerge un visage ridé coiffé d'une barrette à quatre cornes. Il apporte des cadeaux surprenants : un plateau où des insectes sont épinglés sous la vitre ; des bracelets, des broches et des pendentifs garnis d'ailes de papillons bleus peintes de minuscules paysages tropicaux.*» Il ne supporte pas de voir les jambes de sa petite-nièce assise, lui ordonne de les couvrir avec sa «*jupe plissée qui refuse de s'allonger en disant : "Quelle horreur !"*» Elle a honte, le condamne et trouve qu'il a l'air d'un vieux singe. On trouve dans tout le livre des portraits de ce genre, des miniatures fantastiques.

#### FANTAISIE ET PERVERSITÉ

En exergue, elle a placé une célèbre phrase de Nietzsche, «*Non, il n'existe pas de faits bruts, seulement des interprétations*». C'est bien de ça qu'il s'agit, comme dans ses livres sur l'Afrique, le Moyen-Orient, l'Asie : raconter ce que les gens vivent à travers ce qu'ils racontent, ce dont ils se souviennent. Les points de vue sont des points de vie qui deviennent des points de tapisserie. Par sa vivacité, sa précision, ses multiples facettes et coups de pinceau, par son absence de discours, de jugement et de généralités, Fonny devient ainsi, peu à peu, le portrait d'un homme, d'une famille, d'un peuple, d'une époque qui débute par l'occupation allemande et s'achève dans l'enfer prolongé des paradis artificiels, entre les voix de Leonard Cohen, de Bob Dylan et de Pink Floyd. Dans les années 70, Fonny séduit les jeunes femmes et fascine sa petite sœur Lieve, il a tout le charme sauvage de l'avenir et de l'aventure : «*Il a aussi enregistré Femme fatale du Velvet Underground et un aphorisme d'Andy Warhol : In the future everyone will be famous for fifteen minutes. Oh, oh, quel sens donner à ces mots, comment les saisir quand on n'habite*



**Après un passage  
en foyer, il multiplie  
les renvois, c'est  
le récalcitrant-né,  
celui qui détruit  
les jouets et les  
châteaux de sable  
des autres,  
comme ça, par  
pure méchanceté,  
mais c'est aussi  
une figure,  
un protecteur,  
un beau mystère.**

*pas New York mais un village du bout du monde? C'est là-bas que ça se passe et pas ici; Fonny comprend ces mots mieux que nous et semble, pour cette seule raison, avoir déjà parcouru un bout de la route qui y mène.»* Mais c'est Lieve qui la prendra, pas lui.

Après la naissance de Fonny, il y a eu six autres enfants chez les Joris, dont Lieve, et puis Fonny est mort, beaucoup plus tard, il n'y a pas si longtemps, toxicomane, alcoolique, au domicile parental, après avoir été pendant un demi-siècle le diable de la famille, celui qui n'a cessé de la menacer, de la déstabiliser, de la rançonner, de la mettre sous pression et de la tenir sous un charme tantôt solaire et tantôt noir, de plus en plus noir; celui qui, par sa violence et par son intelligence, sa fantaisie, sa perversité, son talent de manipulateur, a été, autant qu'un point de déséquilibre, le centre de gravité. Après un passage en foyer, il multiplie les renvois, c'est le récalcitrant-né, celui qui détruit les jouets et les châteaux de sable des

autres, comme ça, par pure méchanceté, mais c'est aussi une figure, un protecteur, un beau mystère, et le voici à l'adolescence: «Parfois, son ami voit en un même après-midi les deux visages de Fonny: celui-ci caresse machinalement un chaton nouveau-né, puis l'attrape par la peau du cou et le fracasse contre le mur. Après s'être une nouvelle fois fait mettre à la porte de la classe, Fonny rôde dans le corridor, près des patères. A leur retour à la maison, ses condisciples trouvent une note dans leur poche: "Je viendrai te tuer ce soir! Fonny." Il n'a pas reconnu le manteau de son ami et, par mégarde, y a aussi glissé un mot.»

**ATMOSPHÈRE  
DE LA TRIBU**

Paragraphes brefs, multiplication des historiettes, récit allant du premier accident grave à la mort en avançant avec souplesse par flashback, tout est fait pour qu'on «sente» Fonny, la vie de famille et la naissance d'une amoureuse, d'une voyageuse, d'un écrivain, sans jamais souffrir du poids de la causalité. Lieve Joris raconte comment son frère a évolué, comment il a déterminé l'atmosphère de la tribu, comment elle-même a vécu; elle ne dit jamais pourquoi. L'écrivain prend le relais du psychologue, du médecin, du sociologue, là où la vie, en se précisant, devient opaque. Prenons le père des Joris, Gérard. Il a mal commencé, lui aussi: son père, Fons, est mort quand il avait quatre mois, une nuit, après être revenu à vélo d'une kermesse et d'une partie de cartes près d'un poêle. Il avait été «pris par les gaz», pendant la Première Guerre mondiale, sur le front de l'Yser. La nuit, sa femme, Bobonne, se réveille «parce que son mari ronflait bruyamment. Elle lui donna un coup de coude, sans parvenir à le réveiller. Des tressaute-ments lui secouaient la poitrine, de

sa gorge s'échappaient des couinements et des sifflements – des "râles" dont elle me fera la démonstration d'innombrables fois. [...] Le temps qu'arrive le docteur, Fons était décédé. Lorsque la famille débarqua de Rosslaar en pleine nuit, on était déjà occupé à faire sa toilette mortuaire.» Bobonne «avait été mariée un an et demi; elle ne connaîtrait jamais d'autre homme. Son bébé potelé aux petites fesses fondantes avait été réveillé par le branle-bas et s'était mis à brailler. Mon père resterait son unique enfant.»

Il ne cessera de défendre Fonny, son premier fils, contre sa famille et contre vents et marée, de se mettre en colère contre ses frères et sœurs qui ne le supportent plus, qui s'échappent. Une fois de plus, il n'y a pas de pourquoi. Les récits informels, ils n'expliquent pas: c'est leur délicatesse, plus que leur limite. Ce père ne veut pas voir que son fils est drogué, il ne supporte pas le mot, ni les meubles qui disparaissent. Il fuit dans le travail, ailleurs, il boit, il aide sans cesse les gens du coin à remplir leurs déclarations d'impôts. Un jour, il achète deux oies. Le week-end, il les lâche sur la pelouse. Elles chient partout, exaspérant sa femme. On lui a dit qu'un jour elles s'envoleraient. Il les observe souvent, dit à Lieve: «Regarde donc ces becs et ces petites pattes, comme ils sont joliment faits.» Elle écrit: «Il avoue que parfois, sa vie n'a pas de sens. "Grâce à mes oies, je sais qu'il existe autre chose que de travailler aux contributions.» Elles finissent par disparaître. Un matin, Lieve Joris croit les entendre. Elle rejoint le canal et les repère dans les roseaux. Le mâle a le petit point noir que son père lui avait montré. Un pêcheur lui dit: «Elles viennent probablement de Norvège. Elles se reposent.» Elle demande: «Depuis quand elles sont ici?» «Oh, répond-il, une petite semaine. Elles attendent le passage d'une grande troupe et s'envoleront à leur suite.» Elle conclut: «Je ne ra-



*conte à personne ce que j'ai vu et me prépare à mon départ pour Utrecht. Je n'apercevrai plus les oies, bien qu'elles soient encore là. Parfois, je les entends cacarder dans la froide nuit d'hiver. Ça aussi, je le garde pour moi.» C'est elle qui va s'envoler. Aujourd'hui, elle l'écrit.*

### **PAYS LOINTAIN**

On ne sauve personne de l'enfer qu'il subit et qu'il a construit. Vers la fin, après avoir tant raconté, elle regarde Fonny, vieilli et cloué dans sa toxicomanie : *«Il est bien réveillé et ne cesse de parler. Je pense à l'imposante bibliothèque dans son living : aucun des sages préceptes de ces livres ne peut atténuer sa crise de panique. Ce frère si séduisant, qui m'en imposait dans sa jeunesse, que j'admirais et craignais, aimais et haïssais – le vide qui souffle en lui m'effraie. Il transpire, agite les jambes, et, peu à peu, son corps cogne si violemment que je comprends : il est en manque. "J'ai mal", dit-il. C'est la seule raison pour laquelle il se drogue encore, pour ne pas avoir mal. Je le serre dans mes bras, de plus en plus impuissante. [...] Jamais je n'ai été plus proche de Fonny et du sentiment que quelque chose d'énorme et de terrifiant s'était emparé du contrôle de sa vie. J'ai compris pourquoi on fuyait quelqu'un comme lui.»* Et elle repart pour un pays lointain, pour d'autres vies, accompagnée par le fantôme de celui à qui elle ressemble si peu, et qui lui ressemble tant. Elle était absente quand est morte Bobonne, la grand-mère chez qui elle se réfugiait. Elle est absente quand meurt Fonny. On est souvent absent, quand s'absentent ceux qu'on aime. Transformer ces absences en présences, c'est la magie et la possibilité d'un livre. ◆

**LIEVE JORIS**

**FONNY**

Traduit du néerlandais par  
Marie Hooghe, *Actes Sud*,  
314 pp., 22,50 €.



Lieve Joris en mai 2015.  
PHOTO PATRICE NORMAND.  
LEEXTRA. LEEEMAGE